

Un rappel

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 11 août 1934

Les Égyptiens n'ont pas oublié, et ne doivent pas oublier, ce jour sombre et ténébreux dont l'aube se leva sur l'Égypte sous un signe funeste — le jour où la dignité égyptienne fut outragée, où les choses sacrées de l'Égypte furent violées ; le jour où, avec la dignité même de l'Égypte, fut outragée la dignité du droit, et où, avec le caractère sacré de l'Égypte, fut violé le caractère sacré de la justice ; le jour où le fort tyrannique s'en prit au faible sans défiance, et où ce feu coupable et criminel fut déchaîné sur ce pays paisible et confiant.

Les Égyptiens n'ont pas oublié, et ne doivent pas oublier, ce jour funeste où les Anglais déclarèrent à l'humanité tout entière qu'ils n'observent aucun pacte, ne respectent aucun droit, n'estiment aucune justice — qu'ils n'observent que leur propre intérêt, ne respectent que leur propre domination, n'estiment que leur propre puissance, et qu'ils étendent leur pouvoir sur la terre partout où l'occasion s'en présente ; qu'ils ne se soucient que de la force, ne songent qu'à la force, et ne redoutent que la force.

Les Égyptiens n'ont pas oublié, et ne doivent pas oublier, ce jour où les obus anglais atteignirent la ville d'Alexandrie, abattant ses forts et les réduisant en ruines, versant le sang, incendiant les demeures, et changeant une ville paisible et tranquille en un brasier de flammes furieuses, où périssaient par le feu des gens paisibles et tranquilles, coupables de rien d'autre que d'être faibles — coupables de rien d'autre que du désir des Anglais d'occuper l'Égypte et d'y étendre leur domination, quelles que fussent les circonstances.

Les Égyptiens ne peuvent oublier ce jour, car parmi tous les peuples vivants, les Égyptiens sont ceux dont la revendication d'indépendance est la plus ancienne, ceux dont la part de dignité est la plus grande, ceux dont l'histoire est la plus riche de gloire, de grandeur et de hauts faits — et il ne convient pas qu'un peuple qui a devancé tous les autres peuples vers l'indépendance, la gloire et la grandeur oublie l'un de ses jours les plus sombres, un jour où son indépendance, sa gloire et sa grandeur furent elles-mêmes attaquées. Les Égyptiens ne peuvent, en vérité, oublier ce jour funeste, car ses conséquences funestes demeurent, encore aujourd'hui, vivantes et présentes, s'aggravant de jour en jour, s'insinuant plus profondément dans les affaires égyptiennes d'année en

année, touchant la vie du peuple tout entier, touchant la vie des communautés, touchant la vie de chaque individu. Quoi que l'Égyptien porte sa pensée, sa pensée aboutit toujours à l'occupation, à l'armée d'occupation, au représentant de l'occupation ; sa pensée aboutit à ce jour où l'occupation commença, et à ce jour, encore à venir, où l'occupation prendra fin.

Et quoi que l'Égyptien porte sa pensée, quoi que l'Égyptien entreprenne, sa pensée et son entreprise aboutiront toujours à cette réalité sombre et permanente qui se dresse sur le chemin même de sa pensée et de son entreprise : à savoir que la puissance anglaise, injuste, l'empêche de penser librement comme il le devrait, et d'agir librement comme il le devrait, et le contraint à se dire à lui-même : si les Anglais n'avaient jamais attaqué Alexandrie, je penserais librement, et j'agiserais librement ; et il faut nécessairement que l'occupation anglaise de l'Égypte prenne fin, pour que je puisse penser librement, agir librement, et vivre dans la dignité.

Les Égyptiens n'ont pas oublié, et il n'est aucun moyen pour eux d'oublier jamais ce jour funeste entre tous leurs jours, ni cet événement infâme dans leur histoire ; et les Égyptiens n'avaient nul besoin que nous le leur rappelions, car ils s'en souviennent d'eux-mêmes, et nul besoin que nous les en avertissions, car ils n'en sont point inconscients. Mais l'eussent-ils oublié, l'eût-il échappé à leur mémoire, il y a, dans ces casernes égyptiennes occupées par des troupes étrangères, dans ces ministères égyptiens dominés par des fonctionnaires étrangers, dans cette politique égyptienne où s'immisce un représentant étranger, dans ces corps égyptiens que travaille le fouet étranger — il y a là de quoi rappeler celui qui oublie et avertir celui qui est inconscient. À Dieu ne plaise que l'oubli s'empare jamais de la vie politique des Égyptiens, ou que l'inconscience la touche jamais.

Les Égyptiens se plaignent, parce qu'ils sont gouvernés contre leur propre volonté, et ils savent parfaitement que c'est l'occupation, à elle seule, qui les soumet à cette forme de gouvernement qu'ils détestent. Les Égyptiens se plaignent que leur liberté leur soit confisquée et leur dignité dilapidée, que l'injustice la plus flagrante s'acharne sur leurs droits, touchant leurs forts comme leurs faibles, atteignant leurs riches comme leurs pauvres — et ils savent parfaitement que l'occupation anglaise est la source de tout cela, le soutien de tout cela, et ce qui permet à tout cela de perdurer. Quand les Égyptiens se plaignent, c'est de ce jour qu'ils se souviennent. Quand les Égyptiens crient leur douleur, c'est de ce jour

qu'ils se souviennent. Quand les Égyptiens prennent patience, c'est de ce jour qu'ils se souviennent. Et quand les Égyptiens espèrent, c'est encore de ce jour qu'ils se souviennent.

Et il est, parmi les Égyptiens, malgré tout cela, des gens qui n'oublient pas ce jour, mais qui feignent de l'oublier, parce qu'ils veulent simplement vivre : leur cœur s'en souvient, leur âme s'en attriste, mais leur langue néglige d'en parler, et leur plume néglige d'en écrire — parce que l'empire de l'intérêt immédiat a plus de pouvoir sur ces ventres affamés que l'empire du cœur et du sentiment, et parce que le plaisir d'une vie douce et facile a plus de pouvoir sur ces créatures faibles et tièdes que le plaisir d'aimer sa patrie, de s'affliger pour sa patrie, et de s'employer avec ardeur à la sauver. Ces gens-là, nous espérons que Dieu redressera leur conduite, et qu'il leur rendra quelque part de virilité, quelque mesure d'honneur — afin qu'ils sentent qu'en préférant leur propre intérêt, en se perdant dans les plaisirs, ils ne pèchent pas seulement contre eux-mêmes, mais contre leurs propres fils, leurs petits-fils, et contre la patrie tout entière. Et quel péché serait plus laid, plus odieux, dans l'âme de tout homme digne de ce nom, que ce péché-là — un péché qui ne frappe ni un seul homme ni un seul groupe, mais qui frappe la patrie entière, et toutes les générations à venir ?

Combien il conviendrait aux Égyptiens de lire ce précieux chapitre que Son Excellence Ahmad Shafiq Pacha a consigné dans ses mémoires privés, et que nous avons reproduit pour eux ailleurs dans ces pages. Ils y verront des scènes à faire saigner les cœurs et se disperser les âmes d'angoisse ; ils y verront comment la dignité de l'Égypte se défendait elle-même, désarmée hormis le droit, abandonnée hormis la justice. Ils y verront comment ceux dont le devoir était de mourir pour l'Égypte cherchaient au contraire la vie par les moyens les plus vils. Ils y verront comment les bombes démolissaient les forts, incendiaient les maisons, faisaient couler le sang, et comment un certain nombre d'Égyptiens regardaient, cherchant pour eux-mêmes leur subsistance — s'en nourrissant non pour tenir bon dans la défense, mais pour se résigner à la défaite, et se soumettre à la domination étrangère. Ils y verront comment certains cherchaient pour eux-mêmes la sécurité, tandis que la peur, tout autour d'eux, emplissait le pays ; ils y verront comment certains cherchaient pour eux-mêmes la tranquillité, tandis que la terreur, tout autour d'eux, emplissait les cœurs ; ils y verront comment certains se hâtaient de chercher refuge auprès des Anglais, tandis que des pillards rapaces s'en prenaient aux hommes et aux femmes, arrachaient les

boucles de leurs oreilles, et faisaient couler le sang égyptien par des mains égyptiennes, tandis que les Anglais, de leur côté, faisaient couler encore d'autre sang égyptien par d'autres mains étrangères. Et ceux dont le devoir était de mourir pour que les Égyptiens puissent vivre cherchaient, eux, à sauver leur propre vie. Ce chapitre, consigné par Shafiq Pacha, mérite d'être lu par tout Égyptien, retenu par tout Égyptien, et raconté par tout Égyptien à son fils qui grandit — car Shafiq Pacha a écrit ce chapitre cruel avec le sang même des Égyptiens, ce sang qui fut versé sans nul droit, et qui en vint, pour certains, à compter bien moins qu'il n'aurait dû.

Qu'enfin les Égyptiens se souviennent de ce jour, et que les Égyptiens lisent ce chapitre ; que les Égyptiens tirent du souvenir de ce jour et de la lecture de ce chapitre une force qui leur permette la patience et la fermeté, et qui les pousse à l'ardeur et à l'audace — jusqu'à ce que la liberté égyptienne, le sang égyptien et la dignité égyptienne deviennent trop précieux pour qu'aucun Égyptien les tienne jamais à peu de prix, trop nobles pour qu'aucun étranger les convoite jamais, quelle que soit la puissance des Anglais...